

# De l'aller au retour : réécriture de l'Algérie et interculturalité dans *La disparition de la langue française* d'Assia Djébar

**From the Outward Journey to the Return: the Rewriting of Algeria and the Interculturality in Assia Djébar's Novel *La disparition de la langue française***

ACHILLE CARLOS ZANGO  
*Université de Bamenda*

## Mots-clés

réécriture ;  
 interculturel ;  
 histoire ;  
 migration ;  
 identité ;  
 mémoire.

Dans son roman *La disparition de la langue française*, Assia Djébar, à travers son personnage central l'Algérien Berkane, peint les douleurs de l'exil. Cependant, à la découverte de la mémoire algérienne à son retour en terre natale après vingt ans, cette douleur va davantage se renforcer à la vue de son Algérie en décrépitude. Dès lors, le retour est à son tour vécu comme un moment de choc, de perte qui ne seront surmontés qu'à travers ses beaux moments passés en France avec la Française Marlyse/Marise. Dans cette situation duelle, on découvre finalement un personnage interculturel qui navigue désormais entre deux terres, deux cultures avant de disparaître finalement comme cette langue française dont il en était l'incarnation et surtout le symbole.

## Keywords

rewriting;  
 intercultural;  
 history;  
 migration;  
 memory.

In her novel entitled *La disparition de la langue française*, through the main character, the Algerian named Berkane, Assia Djébar depicts the pains of exile. However, in the process of discovering the Algerian memory on his return to his native land, after twenty years of exile, these pains will be further reinforced at the sight of his homeland falling apart. Thus, even his great return is curiously experienced as a traumatic moment of chock, which can only be overcome in the act of reminiscence of the marvellous time spent in France with the Frenchwoman Marlyse/Marise. In this dual situation, one finally faces an intercultural character, swaying between two lands and cultures, before vanishing away as the French language of which he was both the incarnation and the main symbol above all.

## Introduction

Vers les années 1980-1990, l'Afrique a connu une vague importante d'écrivains produisant et résidant en France. Cette migration des auteurs a été également marquée dans la littérature par une forte migration des personnages notamment de l'Afrique vers l'Europe. De tels écrivains,

habités par cette nouvelle pratique scripturale ont d'ailleurs été qualifiés par Jacques Chevrier « d'écrivains de la migritude ». Ils ont en effet succédé aux « écrivains de la négritude » représentés par Césaire, Damas et Senghor avant la vague des indépendances en Afrique. Dans cette nouvelle forme d'écriture, les auteurs ont décidé d'explorer et surtout de décrire les mutations identitaires des personnages africains migrants en Europe.

C'est justement dans ce sillage que l'on peut ranger *La disparition de la langue française* (2006) d'Assia Djebar. Ce roman, en effet, relate le récit de Berkane, notamment son retour en Algérie après vingt ans d'exil en France. Dans ce retour salvateur, le personnage se retrouve sur cette terre formatrice et toute la mémoire algérienne ressurgit pour ne pas dire l'assaille. Dès lors, il se lance dans une réécriture de l'Algérie avant de se sentir tiraillé entre deux cultures et deux espaces : son enfance en Algérie et sa vie adulte vécue en France. De cette dualité spatiale et surtout identitaire, naîtra finalement un personnage pluridimensionnel ou mieux, interculturel.

Dans cette étude interculturelle et donc comparatiste, l'objectif poursuivi par notre réflexion est de montrer comment au retour, Berkane, le personnage-narrateur, fait une réécriture de l'histoire de l'Algérie, lui l'exilé qui est revenu nourri et pénétré par la culture française. Dans une analyse en trois points, ce travail va questionner, d'une part, le retour en terre natale de Berkane, d'autre part, la réécriture de la mémoire algérienne avant de terminer par l'analyse des enjeux interculturels d'une telle réécriture au regard de l'identité désormais plurielle du héros.

## 1. Le retour en terre natale

« Je reviens donc, aujourd'hui même, au pays » (13). Ces propos de Berkane dès la première phrase du roman annoncent déjà son retour en Algérie. D'ailleurs, ce retour est marqué dans cette première partie du roman intitulée justement « Le retour ». Une telle présence montre à quel point le retour de Berkane est un moment phare dans son histoire. Cela dit, ce retour pourra être analysé sous deux angles : d'abord comme une nécessité pour Berkane, ensuite comme la quête d'une identité perdue durant ses vingt ans d'exil en France.

### 1.1. De l'exil à la nécessité du retour

Dans ce premier aspect, nous voulons comprendre comment la nécessité du retour est envisagée par le héros djebarien car tout départ exige à un moment donné un retour. Et à ce sujet, Samuel Trigano souligne que « Tout exil exige un retour ; sans ce retour, il ne serait plus que déracinement » (2005 : 92). Ainsi donc, sans ce mouvement, le retour raterait la chance d'être véritablement un exercice d'initiation que l'homme espère vivre pour se faire une peau neuve.

En rentrant en Algérie dans sa Casbah natale, Berkane quitte sa vie en France. Il y a donc une double dynamique dans le mouvement : quitter et rejoindre. Cette double dynamique exprime également l'image qu'il a des deux lieux. La terre natale jadis abandonnée est maintenant sollicitée, tandis que la terre étrangère n'est plus considérée comme salvatrice. C'est pour cette raison que Berkane va se décider de quitter la France avec tout ce que cela implique (abandon de son travail, fin de sa relation amoureuse avec Marise...), pour rejoindre un autre point, et donc un nouvel espace social. Malgré toute la difficulté financière provoquée par ce retour anticipé, le personnage n'est pas du tout freiné dans sa décision, puisque le retour lui permet de s'adonner à une activité favorite : l'écriture. C'est en ces mots qu'il annonce la nouvelle à ses collègues : « Je vais prendre ma retraite anticipée. Pas une retraite complète, je le sais, la moitié, ou à peine un peu plus, de la pension normale. Mais en décidant d'aller vivre au

pays, cela me suffira bien ! [...] Je vais me remettre à écrire ! J'aurai besoin alors de tout mon temps » (19).

Le nouvel espace que Berkane veut rejoindre est un espace retrouvé, car déjà familier depuis son enfance. Et, cela est d'autant plus urgent que dans son exil, il n'a plus trouvé la pleine satisfaction de vivre au point de prendre une retraite anticipée. Et, en passant, on peut noter que le mot « exil » est d'origine latine, « *exilium* », et signifie « hors d'ici », « hors de ce lieu ». Sous le toit de ce terme se regroupent d'autres mots comme : bannissement, déportation, expatriation, expulsion, proscription, relégation, transportation. En général, l'exil est considéré comme un mouvement, un « va et vient » mais toujours avec une perte certaine de la terre natale. Pour retrouver cette terre, Berkane décide de prendre un nouveau départ en revenant au milieu des siens. Il doit rompre ainsi avec l'exil, retrouver son pays et sa langue : un pays, une langue, une histoire : « j'ai la sensation d'être venu jusque-là pour déposer ces deux décennies d'exil » (49). L'histoire dans ce roman devient de ce fait, celle d'un homme de retour au pays après vingt ans d'exil en France. Ce récit raconte la vie d'un homme dont la jeunesse est placée sous le signe de la colonisation et de la guerre d'Algérie. Toutefois, le mouvement de la narration débouche sur un présent relatif aux turbulences intégristes et sanguinaires de l'Algérie des années 1990. Il raconte le retour de Berkane au pays à l'automne 1991, suite à une rupture amoureuse avec Marise, une jeune comédienne Française avec laquelle il vivait en France.

Dans ce retour d'exil, on se rend compte que Djébar accorde une grande place à l'histoire. Cette attention ne se limite pas uniquement à notre texte d'étude, mais, elle est également présente dans presque toutes ses œuvres de fiction. D'ailleurs, Jeanne-Marie Clerc montre que le retour au passé caractérise la recherche de l'identité chez la romancière algérienne : « La possession de l'identité ne peut passer que par le dialogue établi entre le présent et le passé » (1997 : 58). Plus loin, elle ajoute que ce phénomène est commun à tous les écrivains issus des pays colonisés : « On ne peut concevoir une culture dans les pays autrefois colonisés qu'à travers une recherche des racines » (1997 : 99). C'est la même conception de l'œuvre djébarienne que l'on relève chez Laura Restuccia (2002) qui écrit à ce propos : « La recherche de l'identité, d'autre part, est étroitement liée à la récupération d'une identité historique. C'est ainsi qu'Assia Djébar accepte le défi de réécrire l'histoire de son pays, colonisé et blessé ».

## 1.2. À la quête d'une identité perdue

*La disparition de la langue française* propose un certain rapport entre présent et passé. S'inspirant quelque peu de l'expérience proustienne<sup>1</sup>, le personnage Berkane exploite ses souvenirs pour retourner dans le passé. Dès son retour au pays, il se plonge dans les réminiscences comme on plonge dans une quête d'un paradis à jamais perdu, celle de la terre natale. Dans cette quête identitaire, il utilise un moyen pour faire ressurgir ou ressusciter du fond de sa mémoire toutes les expériences vécues, y compris cet amour inassouvi avec son amour : la belle Nadjia :

J'écris hanté par Nadjia, et j'espère qu'elle reconnaîtra ma voix, en me lisant un jour, même à l'autre bout de la terre ! C'est fort improbable, mais pas impossible. J'écris dans son ombre et malgré la séparation. Je me réinstalle en territoire d'enfance, même si ma Casbah s'en va en poussière, en éboulis.

<sup>1</sup> Notamment de son roman (1989 – réd.). *À la recherche du temps perdu*. Paris : Gallimard.

J'écris en terre d'enfance et pour une amante perdue. Ressusciter ce que j'avais éteint en moi durant de si long exil (DLF : 135).

Dans cette quête identitaire, on se rend compte que l'écriture a une place prépondérante. Elle vient ainsi permettre à Berkane de recouper, de recoller et de rassembler, comme une pièce de puzzle, tous ses souvenirs fragmentés et présentés en multiples réfractions. Ceux-ci apparaissent comme des effets d'exigence de l'instant douloureux vécu par le personnage, surtout que ces souvenirs reviennent sans cesse dans la mémoire pour rappeler ces moments ensevelis. Berkane se propose de rattraper, par l'écriture, ce temps qui n'est plus : « Je tente dans le silence, comme une veuve des temps anciens qui doit traverser quarante jours dans le noir ou dans la méditation et dans cette transition, livré à mon incapacité à dire le malaise de mes réactions, je tente, en t'écrivant, de trouver quelques parades » (67-68).

Dès lors, son écriture s'articule dans le sens d'une tentative de réappropriation d'un temps révolu et, pour cela, elle procède par une remontée dans la mémoire, une lecture de l'histoire et une incursion dans la réalité. Cet amour et cette enfance dépassés, révolus, prennent à nouveau corps au bout de la plume. Berkane est conscient du fait que l'exil l'a phagocyté, broyé en quelque sorte, et même pour ressasser ce passé de meurtrissures, il est obligé, malgré lui sans doute, d'écrire dans la langue de l'Autre, celle du pays où il a vécu depuis des années au point de perdre quelque peu ses repères d'origine : « J'écris en langue française, moi qui me suis oublié moi-même, trop longtemps en France » (135).

Ainsi donc, pour apaiser le malaise qui l'habite, Berkane entame une recherche des repères identitaires par une certaine remontée dans la mémoire et les souvenirs du passé. Plus tard, la rencontre avec le lieu formateur, principalement la Casbah, comme espace chargé de mémoire, inspire et déclenche une série de réminiscences. Dès lors, le retour en terre natale est capital pour la découverte de la mémoire individuelle et collective, c'est la réécriture de la mémoire algérienne. On se rend donc compte qu'à son arrivée, la mémoire de Berkane était comme ensevelie. Cependant, le souvenir, à travers l'écriture, la ressuscite comme si le passé, par la chaleur de son corps, par ses événements marquants, ou parfois simplement par son absence, engage le personnage dans une sorte de migration vers le passé pour une découverte de lui-même. Le regard lumineux qu'il jette sur le passé lui permet de retrouver ou de revivre, au moins spirituellement, les années de son enfance vécue à Alger, de réécrire la mémoire algérienne en somme.

## **2. La réécriture de la mémoire algérienne**

Le retour de Berkane lui permet de revivre ce passé qu'il a enseveli durant son exil. Désormais, face à cette terre natale, et à travers l'acte de réécriture qui le plonge dans les souvenirs du passé, il ressuscite la mémoire algérienne à travers sa douloureuse histoire avant de découvrir que cet espace mémoriel s'est davantage enfoncé dans la décrépitude.

### **2.1. La douloureuse histoire d'Algérie**

La sanglante histoire d'Algérie est très présente dans le roman de Djébar. Il s'agit notamment des guerres de libération des années 50-60 qui ont abouti à l'indépendance de l'Algérie en 1962. Ayant vécu ces terribles moments de cette histoire durant son enfance, Berkane décide de revisiter ces moments douloureux. Deux moments marquants de l'histoire d'Algérie sont particulièrement mis en exergue : la bataille d'Alger et les guerres d'indépendance dans les années 60 : « — Tout ce détour, reprit Nadja, pour en venir à un seul jour : celui où

mon grand-père Larbi fut assassiné par le F.L.N., exactement le 10 octobre 1957... La bataille d'Alger allait se terminer peu après ! me rappelai-je. J'avais onze ans juste ; ce sera mon avant-dernière année de classe » (90).

Toute la mémoire sera désormais mise à contribution pour actualiser le passé grâce à l'acte de réécriture. Revivre ces moments est certes atroce, mais Berkane trouve dans leur évocation un moyen de retrouver la stabilité tant cherchée depuis son retour :

Début décembre 60, à Alger, six ans après le déclenchement de la guerre d'indépendance : le feu couve à nouveau, il va fuser, à nouveau [...].

11 décembre : explosion inattendue. Clameurs en gerbes qui montent, mains nues élevées, ouvertes au ciel, ou alors déployant des drapeaux algériens sous le nez de soldats français prenant position, visage de défi criant : « Algérie algérienne ! » [...]

Moi, je vais sur mes quinze ans. Cela fait un an que je travaille... (137).

En se souvenant de cette douloureuse période, Berkane ne manque pas de relever son expérience de la torture car, dès seize ans, il a été arrêté lors des manifestations pendant la guerre d'Algérie : « J'écris là ce que je me suis dit en sortant de cet enfer de la caserne d'Orléans. Bien sûr, j'ai tenu face à la torture. [...] C'est un détail purement visuel qui me reste, que j'ai besoin de décrire, qui fait l'originalité de mon petit calvaire » (163). Le personnage revit de ce fait ces moments dans sa chair. Comment en être autrement pour un jeune adolescent qui ne demandait qu'à s'amuser et à profiter de la vie. Un tel moment a finalement laissé un choc, mieux, un traumatisme dans son esprit, raison pour laquelle dès son retour, le passé l'assaille : « Je ne peux m'empêcher de m'interroger : maintenant que je suis rentré, est-ce que le martyr va reprendre ? [...] Serais-je rentré pour rester, comme autrefois, à regarder : regarder et me déchirer » ? (179-180)

Comme on le constate, l'histoire d'Algérie est désormais permanente dans la mémoire de Berkane qui a décidé d'y consacrer de nombreuses pages dans son journal intime. Cette histoire sera amplifiée par la découverte d'un espace mémoriel en décrépitude, un peu comme une résurrection du passé. La réécriture du passé se mute en réécriture d'un espace en décrépitude.

## 2.2. La réécriture d'un espace en décrépitude

Dès le début du roman, Berkane ouvre son récit en nommant l'Algérie, ni comme pays natal, ni comme patrie, mais comme « *homeland* », un mot dont il reconnaît l'étrangeté et qui, du coup, peut être lu comme le signe inaugural d'une certaine distance. Et justement, la lettre qu'il écrit à Maryse pour raconter sa première visite « en territoire d'enfance » sera ponctuée par des idées de frustration, de désolation et de délaissement qui couronnent paradoxalement une quête de lieux d'appartenance ayant débouché sur un néant. Alors, il annote pour lui et pour elle : « Mon royaume d'autrefois, je l'ai cherché dans les moindres rues, les artères, les placettes, les impasses et jusqu'aux fontaines, aux petites mosquées, aux oratoires carrefours ! Se sont présentés à moi, ce jour [...], presque en images désolées de manège, tous les lieux ! Mais, je le constatais, ils se sont mués quasiment en non-lieux de vie, en aires d'abandon et de dénuement, en un espace marqué par une dégradation funeste ! » (66).

Dès lors, débute une description de la décrépitude des lieux, relevons quelques séquences révélatrices :

Maisons entre des zones d'éboulis, vieilles demeures en ruine et ces ruines commencent à dormir sous des débris, pyramides parfois incontournables de déchets et de fiente, quelques rues au cœur même de ce vieil Alger, avec un côté entier disparu, comme pour laisser la place au vent. La localisation, parfois, des cafés maures, de petites boutiques en désordre mais vivantes, je ne la retrouvais plus, ou difficilement, et les portes anciennes, que quelquefois je reconnaissais, étaient dépourvues de leurs linteaux sculptés finement... (66).

Plus loin, il traduit ce désarroi dans une lettre à Marise ou Marlyse : « Chère Marise/Marlyse, comme ton prénom, ma déception de ce retour à mon quartier, je la découvre double » (67). Après la rencontre de Nadja qui affirme que : « le pays est devenu un volcan » (124), les écrits de Berkane seront datés par des événements marqués au sceau de l'horreur, de l'abominable :

- 30 décembre 91 : Le pays est en pleine ébullition... (131).
- 12 janvier 92 : Le pays vit une révolution : un traumatisme, un coup d'État ? (132).
- 18 janvier : [...] Dans le pays, la violence a déjà commencé, de part et d'autre, mais on évite de la rendre publique (133).
- 14 février : Je me réinstalle en territoire d'enfance, même si ma Casbah s'en va en poussière, en éboulis (134).

Accablé ainsi par les retrouvailles irrémédiablement fissurées d'une Algérie en proie à l'agitation et à la tragédie sanguinaire des années 90, Berkane trouve refuge dans l'écriture. Cependant, il est rendu à ses souvenirs d'une enfance folle dans la Casbah bruyante et gaie des années 50 par Nadja. Berkane retrouve l'apaisement contre le flanc de celle-ci, une jeune femme se balançant entre les deux cultures, et exilée de passage comme lui. Pris dans l'entre-deux des territoires, Berkane vit désormais entre deux cultures.

### **3. Enjeux interculturels de l'écriture de la mémoire**

La littérature interculturelle consiste, pour Dimitrios Politis, en des textes qui « mettent en rapport différentes cultures, le narrateur et les héros (du fait de leur nationalité, religion, tribu, etc.) développant des relations d'interdépendance » (2006 : 240). Ceci pour dire que les œuvres interculturelles ne s'enferment pas dans un univers culturel précis, celui de la terre d'origine ou d'accueil de l'auteur ou même des personnages. Au contraire, ce sont des œuvres qui s'ouvrent sur la diversité culturelle mondiale en mettant en texte des personnages en contact, en échange ou en dialogue avec d'autres cultures comme on l'observe avec le migrant Berkane.

#### **3.1. La migration : un motif de l'interculturel**

Coupé de la terre d'origine pendant ses années d'exil en France, Berkane doit assumer un double déchirement : la terre natale qu'il a quittée et celle d'accueil qui se ferme à lui au point de le pousser à retourner en Algérie. Marco Micone explique bien cette situation dualiste : « L'immigré est [ainsi] tirillé entre l'impossibilité de rester tel qu'il était et la difficulté de devenir autre. Condamné au changement, il en exerce rarement le contrôle » (1982 : 65). Une telle conception montre comment la migration peut favoriser une nouvelle perception de l'Autre et de Soi surtout que « l'image sert à penser, à penser autrement » (Pageaux : 2013).

Dans une telle dualité de l'existence, Berkane se trouve obligé de retourner en Algérie afin de retrouver un certain équilibre identitaire. Mais face aux souvenirs douloureux du passé, doublés par la découverte d'un espace en pleine décrépitude, il se tourne encore une fois, vers la France qu'il a quittée, par le biais de l'écriture. En effet, Berkane se rend à l'évidence que

Marise est cette étrangère qui lui a véritablement permis de s'intégrer en France. Dans l'une de ses conversations téléphoniques avec son frère Driss, il reconnaît : « Marise m'a rendu la paix avec moi-même, moi, l'Algérien émigré, travaillant en France, chez "eux" » (DLF : 131). L'altérité se mue par là même, non plus en une source de malaise et de perturbation de Soi, mais en moyen de construction ou de reconstruction de Soi d'autant plus que « l'éloignement par rapport à Marise restée en France se transforme progressivement en rapprochement dans la mesure où la séparation le ramène à son projet premier : l'écriture » (Hafid Gafaïti, 2005 : 197).

L'écriture devient de ce fait son seul refuge pour remplacer le silence qui l'envahit : « Tout se mêle et tanguet et fluctue » (DLF : 57). Mais il faut remarquer que cette écriture de Berkane n'est pas seulement moyen d'expression de sa solitude, c'est aussi un moyen pour lui d'entrer en dialogue avec l'Autre, avec Marise qu'il ne reverra plus jamais surtout qu'il n'envoie jamais les lettres qu'il écrit. L'écriture lui permet, le temps de former les lettres sur du papier, de se sentir encore près d'elle. Dans cette perspective, nous avons une toute autre dimension de cette écriture devenue moyen de dialogue et réductrice des distances entre les deux amants. Désormais, le pays de Berkane n'est plus un espace clairement identifiable, c'est-à-dire un espace circonscrit à un territoire aux frontières officielles. Ainsi, en s'exprimant à travers l'acte de l'écriture, le personnage-écrivain Berkane ouvre justement un nouveau chemin, il se situe désormais dans une sorte de « tiers-espace »<sup>2</sup> ou espace interstitiel qui est une posture et surtout un mouvement de dépassement de Soi.

On constate de ce fait que le héros djebarien a trouvé dans la pratique de l'écriture un moyen pour extérioriser une sensibilité intérieure, exprimer un amour déchirant, l'amour de Marise, l'amour de l'Autre. On conviendra alors avec Loïc Depecker que « les mots ne sont pas seulement des sons et des graphies doués de sens, des instruments à signifier et à communiquer ; ils portent aussi des saveurs et des impressions, des émotions figées, des énigmes ou des symboles » (1988 : 4). Face à la déception ou désillusion provoquée par le « dedans », la terre natale, Berkane se réfugie dans l'écriture pour désormais communiquer et convoquer le dehors devenu source d'apaisement. Le texte devient, alors, le seul lieu où « parler » soit possible. Dans cette perspective, on constate également que Berkane devient un pont entre deux cultures.

### 3.2. Devenir un pont entre les cultures

L'étude profonde du personnage de Djébar présente l'image d'un pont culturel. En effet, lorsque Berkane retourne en Algérie, on se rend à l'évidence qu'une bonne part de lui est demeurée en France. Dans cette part éloignée, une bonne place est à accorder à son amante Marise à qui il écrit des lettres pour fuir le quotidien morbide. En trouvant dans l'écriture un moyen adéquat de communication, Berkane sait pertinemment que cette pratique a également la particularité de dire plusieurs mondes, fussent-ils opposés historiquement (comme la France et son Algérie natale), et surtout de nommer les choses à neuf. On le voit très bien dans la langue d'écriture de Berkane, une langue hybride, faite du français et de l'arabe. Par cette nouvelle langue, le personnage entreprend de décloisonner les frontières linguistiques entre l'Algérie et la France pour faire naître un nouvel espace, celui textuel où les différences

---

<sup>2</sup> Homi Bhabha explore ce concept dans son livre *The Location of Culture* en montrant que la pensée du « tiers-espace » est une posture qui nous invite à repenser les questions d'identité, de diversité, d'appartenance nationale, ainsi que le rapport à l'autre en vue de les dépasser, grâce au concept d'*hybridité culturelle*. C'est donc une pensée de l'émancipation qui tourne le dos à l'analyse des situations coloniales en termes d'exploitation et de domination et aux oppositions réifiées et stériles entre centre et périphérie, identité et altérité.

linguistiques cohabitent, s'interpénètrent et se fusionnent dans une nouvelle langue qui sera partagée à la fois par l'Algérien et la Française. En cela même, Berkane, en tant que personnage-écrivain, devient le symbole de ce passage culturel, il est à l'image d'un pont qui relie la France étrangère à l'Algérie natale.

En vivant entre deux rives, Berkane sert dès lors d'intermédiaire entre deux cultures. Dans cette posture, il incarne le médiateur interculturel que Pascale Solon définit comme un « ensemble des processus de communication liant des cultures différentes » (2004 : 164). Ces différents processus, d'interaction directe ou indirecte entre cultures, reposent en effet sur des constructions identitaires (identité, altérité, stéréotypage) et impliquent, à degrés divers, des intermédiaires, des médiateurs d'autant plus que l'interculturalité elle-même est employée pour décrire les déroulements et les formes d'expression des rencontres entre différentes cultures. Ce rôle est nécessaire pour la communication interculturelle, du moment où les passeurs sont considérés comme des intermédiaires entre les cultures en présence. Au regard de la nature conflictuelle entre les cultures, ils servent de catalyseurs ou de « terrains d'entente culturels ».

On verra ainsi dans le roman, comment le migrant Berkane, au regard de son parcours, promeut les différences et crée des identités nouvelles grâce auxquelles il ne ressent plus que son appartenance multiple face au monde. Cette mutation identitaire fait de lui désormais, selon l'expression de Glissant, un personnage rhizome<sup>3</sup> qui, explicitement ou implicitement, symbolise un type d'homme interculturel pouvant servir d'exemple aux lecteurs tiraillés entre deux cultures.

### Conclusion

Comme on le constate, l'angoisse du changement qui bouleverse le présent de Berkane, mais surtout son avenir, ne trouve une échappatoire que dans le voyage-retour. Ce temps révolu mais réactualisé, est offert comme modèle d'harmonie, d'où ce mouvement de flash-back qui lui permet définitivement de retrouver le paradis perdu. Il est désormais évident que la réécriture de l'Algérie, dès ce retour, apporte à Berkane un équilibre certain du fait d'avoir retrouvé un environnement familier et même complice. Malheureusement, le héros djebarien va très vite plonger dans la désillusion au regard de cette terre en décrépitude sans pareille. L'acte de la réécriture a certes réveillé ce passé enfoui dans son for intérieur, mais il a aussi creusé une douleur à la vue de cette décrépitude qu'est devenue son territoire d'enfance.

Ainsi, tout imprégné de sensibilité esthétique, on remarque que cette sorte de lieu de récupération, servira de rempart à tout ce qui demeure « dedans » : le malaise et ses vicissitudes. Finalement, Berkane, grâce à l'acte de réécriture, devient cet être en marche, du moment où l'éloignement spatial et affectif lui a permis d'acquérir une meilleure connaissance non seulement de son propre milieu, de sa propre culture mais également de lui-même et des autres. Ce nouvel homme qui se met en marche convoque toutes les dimensions cognitives et intuitives qui deviendront ses seuls bagages. C'est un homme qui, en réécrivant l'histoire de son Algérie, transporte désormais toutes les expériences intérieures et extérieures, un homme qui navigue entre plusieurs langues, plusieurs cultures, un homme interculturel en somme.

---

<sup>3</sup> Cette notion de « rhizome » est développée dans ses livres *Poétique de la relation* (1990) et *Introduction à une poétique du divers* (1996). Il s'agit d'une métaphore qui s'inspire du rhizome, une tige souterraine qui produit des racines sur sa face inférieure et des tiges aériennes sur sa face supérieure. De plus, le rhizome possède cette particularité que chaque morceau coupé permet d'obtenir une nouvelle plante dans la nouvelle terre où elle est enfouie. À l'image d'un individu détaché de sa culture, la pensée du rhizome lui permet de se construire et de se redéfinir avec les cultures étrangères.



**BIBLIOGRAPHIE :**

- DJEBAR, Assia (2003). *La disparition de la langue française*. Paris : Albin Michel.
- DJEBAR, Assia (1997). *Les nuits de Strasbourg*. Paris : Actes du Sud.
- BHABHA, Homi (2012). *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*. Paris : Payot.
- CASTILLO, Durante Daniel (1997). Les enjeux de l'altérité dans la littérature. In Française TÉTU DE LABSADE (Dir.). *Littérature et dialogue Interculturel* (pp. 7-19). Laval : Les Presses de l'Université Laval.
- CHEVRIER, Jacques (2006). *Littératures francophones d'Afrique noire*. Paris : ÉDISUD.
- CHIKHI, Baida (1990). *Les Romans d'Assia Djébar*. Alger : OPU.
- CLANET, Claude (1990). *L'interculturel. Introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- CLERC, Jeanne-Marie (1997). *Assia Djébar. Écrire, transgresser, résister*. Paris : Harmattan.
- DEPECKER, Loïc (1988). *Les mots de la francophonie*. Paris : Belin.
- FANDIO, Pierre & TCHUMKAM, Hervé (2011). *Exils et migrations postcoloniales. De l'urgence du départ à la nécessité du retour*. Yaoundé : Éditions Ifrikiya.
- GAFAYTI, Hafid (2005). *La Diasporisation de la littérature postcoloniale : Assia Djébar, Rachid Mimouni*. Coll. « Critiques littéraires ». Paris : Harmattan.
- GLISSANT, Édouard (1990). *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1996). *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (1998). Les concepts de "Culture" et d'"Interculturalité". Approches de définitions et enjeux pour la recherche en communication interculturelle. <http://ekldata.com/m56bK7TxaativvfCKI+5E9tRcIA.pdf> [consulté le 15 juillet 2020].
- MICONE, Marco (1982). *Gens du silence*, Montréal : Guernica.
- MONGO-MBOUSSA, Boniface. À propos du livre *L'Interculturel ou la guerre*, entretien avec l'auteur Issa Asgarally. <http://africultures.com/la-place-de-la-litterature-dans-linterculturel-4270/> [consulté le 10 juillet 2020].
- PAGEAUX, Daniel-Henri (1995). Recherche sur l'imagologie : de l'Histoire culturelle à la Poétique. <https://core.ac.uk/download/pdf/38846694.pdf> [consulté le 10 juillet 2020].
- PAGEAUX, Daniel-Henri (1994). *La littérature générale et comparée*. Paris : Armand Colin.
- POLITIS, Dimitrios (2006). Les livres pour enfants et les pratiques interculturelles dans l'école primaire d'aujourd'hui. *Didáctica*, 18, 237-247.
- PROUST, Marcel (1989). *À la recherche du temps perdu* [réd.]. Paris : Gallimard.
- RESTUCCIA, Laura (2002). Assia Djébar ou l'Orient seuil de la mémoire. [https://www.openstarts.units.it/bitstream/10077/6964/1/Restuccia\\_LF\\_2002\\_1.pdf](https://www.openstarts.units.it/bitstream/10077/6964/1/Restuccia_LF_2002_1.pdf) [consulté le 23 juillet 2020].
- ROCCA, Anna (2008). Assia Djébar. La mémoire, le témoin et l'érotisme : *Les nuits de Strasbourg* et *La disparition de la langue française*. In Kanaté DAHOUDA & Sélom K. GBANOU (Dir.). *Mémoires et identités dans les littératures francophones* (pp.75-83). Paris : Harmattan.
- SAMAKE, Adama (2011). Littérature et interculturalité : Le dialogue interculturel dans le roman africain de langue française. *Éthiopiennes*, 86, 35-42.
- SOLON, Pascale (2004). « Écrire l'interculturalité : l'exemple de l'écrivain francophone Amin Maalouf », In Hans-Jürgen Lüsebrink et Katharina Städtler (éds.), *Les Littératures africaines de langue française à l'époque de la postmodernité : État des lieux et perspectives de la recherche* (pp.163-177). Oberhausen : Athena.
- TRIGANO, Samuel (2005). *Le temps de l'exil*. Paris : Payot et Rivages.